

A close-up photograph of an orangutan's face, looking directly at the camera through vertical metal bars. The bars are light-colored and slightly weathered. The orangutan's fur is dark brown, and its eyes are a deep, dark brown. The lighting is dramatic, highlighting the texture of the fur and the intensity of the gaze.

YVES CHRISTEN

L'ANIMAL
EST-IL
UNE PERSONNE ?

Flammarion

extrait de la publication

L'ANIMAL EST-IL UNE PERSONNE ?

Yves Christen

L'ANIMAL EST-IL UNE PERSONNE ?

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2009
ISBN : 978-2-0812-2487-2

À tous les amis dont je critique ici
le point de vue. Leurs analyses m'ont aidé à
forger mes propres idées.

I. PERSONNE n.f. (lat. *persona*). 1. Être humain ; individu.

II. PERSONNE pron. indéf. 1. Aucun être, nul.

(*Le Petit Larousse*)

Paradoxe du mot personne où le tout et le rien se trouvent réunis, et qui peut devenir prétexte à l'autoglorification (songez à « la personne humaine » !) ou à l'insignifiance (*My Name is Nobody*). Toute la question ici posée consiste à savoir quelle personne est l'animal. On peut y répondre par la voie du sentiment ou par l'examen des faits, par l'approche scientifique et expérimentale. Nous avons suivi ce chemin-là. Et il nous semble ruiner l'absurde vision de l'insignifiance de la bête.

I

RENCONTRES

« Quand nous commettons l'erreur de croire le sauvage exclusivement gouverné par ses besoins organiques ou économiques, nous ne prenons pas garde qu'il nous adresse le même reproche, et qu'à lui, son propre désir de savoir paraît mieux équilibré que le nôtre. »

Claude Lévi-Strauss, 1962 ¹

Sous le regard de l'autre

« Il n'y a pas seulement des animaux "bons à manger", il y a aussi des animaux "bons à penser". »

Dominique Lestel, 1996¹

Rick Swope avait l'habitude de visiter le zoo de Detroit une fois par an avec sa famille. Ce jour-là, il regardait les chimpanzés dans leur enclos quand un conflit éclata entre deux mâles adultes. Un jeune défiait Jojo, l'ancien. Jojo perdit la bataille. Apeuré, il tomba dans la fosse pleine d'eau autour de son enclos. Jamais il n'avait appris à nager. Il allait se noyer. C'est alors qu'en dépit de la mise en garde du public et des gardiens Rick Swope sauta dans la fosse pour sauver l'animal. Jojo n'était qu'un poids mort ; il le prit sur son épaule, franchit la barrière et le poussa sur son île. Il le maintint sur la berge, même lorsque les autres chimpanzés le chargèrent, car la victime risquait de glisser à nouveau dans l'eau. Jusqu'à ce que Jojo parvienne à redresser la tête et à faire quelques pas avant de s'écrouler un peu plus loin sur le sol. Quand le directeur de l'établissement lui demanda la raison de son acte héroïque, l'homme lui répondit simplement : « J'ai vu son regard. Et c'était comme croiser celui d'un humain. Et son message était : quelqu'un peut-il m'aider ? »

On raillera l'anthropomorphisme ; on dira que nul ne peut savoir ce qui se passait réellement dans la tête du singe – ni dans celle de l'homme d'ailleurs – et qu'il s'agit par conséquent d'une sympathique forme de sensiblerie. Mais en fait, tous, sceptiques ou non, nous sentons bien qu'il y avait là une vérité profonde. Que ce

que disait le regard de Jojo ne se différençait pas de ce qu'aurait exprimé celui d'un humain. Et que, l'ayant perçu, Rick Swope savait bien qu'il n'avait d'autre choix que de se jeter à l'eau ou de vivre le reste de son existence lesté du poids de cette culpabilité.

Beaucoup ont écrit au sujet du regard. Et certains penseurs n'ont pas hésité à exclure l'animal de ce champ de signification. Talentueuse exception, l'écrivain Jean-Christophe Bailly qui fait sien le vers de Rilke, « De tous ses yeux la créature voit l'ouvert ». « Le monde des regards est, écrit-il, le monde de la signifiante². » Et l'impossibilité de communiquer avec la bête par le langage oral rend cette forme d'échange plus énigmatique et plus forte, nous plaçant en quelque sorte face à une pensée pure en ce qu'elle exclut la possibilité de nommer les choses.

Nul ne peut aujourd'hui croiser dans un zoo le regard d'un grand singe sans éprouver une émotion particulière. Sans ressentir aussi une forme de culpabilité vis-à-vis de ce prisonnier. Sans avoir l'impression d'être un voyeur. Et pourtant : pour les hommes de ma génération qui ont connu les zoos à l'ancienne et les visiteurs de jadis, comment ne pas se souvenir qu'il n'y a guère longtemps la relation avec les primates était d'une tout autre nature ? On raillait le singe ; on le trouvait ridicule et exhibitionniste ; on lui jetait des cigarettes ; on riait de sa saleté, de ses mimiques, de sa misère comme de celle des autres bêtes, sans avoir à l'esprit le message de René Char, ou peut-être en le devinant malgré tout : ceux qui « regardent souffrir le lion dans sa cage pourrissent dans la mémoire du lion³ ». Oui, nous humains faisons cela. Et du reste quelques-uns le font encore. Alors qu'est-ce qui a changé ? Biologiquement parlant nous – singes et humains – n'avons pas vraiment changé. Pourtant notre relation a évolué en profondeur. Darwin sans doute y est pour beaucoup : à moins de rester dans l'ignorance, nous savons l'autre primate notre cousin. Mais les visiteurs d'établissements zoologiques ne vivent pas en permanence dans la pensée de l'auteur de *L'Origine des espèces*. Nous avons changé parce que, comme Rick Swope, nous avons croisé le regard de l'Autre.

De cette évolution de la relation homme-animal, il existe de multiples exemples. Non seulement le nombre des chiens et des chats s'est accru, atteignant respectivement 10 millions et 7,5 millions sur le territoire français, mais l'animal de compagnie a, en quelque sorte, changé de statut. De moins en moins esclave, gardien

ou chasseur de souris, il s'impose de plus en plus comme un compagnon. On le nourrit avec des boîtes achetées au supermarché, et non plus avec de mauvais restes ; on l'emmène chez le vétérinaire s'il tombe malade. Et dans les fermes, où il était traditionnellement exploité, il tend aussi à devenir plus ami que serviteur. On ne conduit plus aussi fréquemment que jadis le cheval compagnon à l'abattoir, et chacun sent bien que les jours de la boucherie chevaline sont comptés ; seule la désuétude dans laquelle elle est tombée empêche sa suppression légale : plus personne n'y va. Au total, dans le monde, plusieurs milliards d'euros sortent chaque année de nos poches pour assurer le bien-être de compagnons à poil, à plume ou à écaille *. Désormais, il existe même des cimetières pour les bêtes, et des psychothérapeutes se spécialisent dans l'animal de compagnie, sans que l'on sache toujours très bien qui du maître ou de son ami tire profit de ces traitements plus ou moins validés. L'animal de laboratoire tend à bénéficier d'un véritable statut, et l'on se préoccupe des conditions de retraite des vieux primates ayant servi la science, ce qui n'est pas sans poser des problèmes d'espace et de budget.

Tous les grands congrès de recherche biomédicale incluent des sessions sur l'utilisation de l'animal de laboratoire et les interrogations éthiques qu'elle implique, ou sur la mise au point d'éventuelles méthodes substitutives. Certes, il s'agit le plus souvent de justifier l'expérimentation, mais ce fait montre à quel point la bête en tant que *sujet* de discussion éthique impose sa présence. On a commencé à se soucier de son bien-être, de sa qualité de vie⁴. Les chercheurs et les vétérinaires de l'International Society for Applied Ethology se préoccupent de plus en plus de la condition animale⁵, comme le font des publications scientifiques illustres telles que *Nature* et *Science*, ce qui suggère une implication grandissante du milieu académique et plus seulement des sociétés protectrices recrutant dans le grand public. La publication de la première ébauche du génome du chimpanzé, en septembre 2005, a été accompagnée de plusieurs articles sur la bioéthique des recherches en ce domaine et la défense de cet animal dans son milieu naturel. L'article original

* Sur le seul territoire des États-Unis, l'American Pet Products Manufacturers évalue à 30 milliards de dollars la dépense effectuée par les propriétaires d'animaux de compagnie en faveur de leurs protégés.

lui-même se conclut sur de telles remarques⁶. En novembre 2004, l'organisme en charge de superviser la science allemande (la DFG) a décerné un important prix aux docteurs Klaus Otto et Lisa Wiesmüller pour leur contribution à la protection animale dans le cadre des expériences médicales⁷. Le statut de l'animal, notamment sur le plan légal, fait régulièrement l'objet de recommandations de la part des comités de diverses instances, telle la Communauté européenne, ou de colloques académiques. Des juristes d'universités aussi prestigieuses que Harvard⁸ ou des philosophes, Tom Regan⁹ et Peter Singer en tête, demandent qu'on leur accorde des droits légaux. Un mouvement en ce sens se dessine, et une Déclaration des droits de l'animal a été proclamée¹⁰. En juin 2008, un comité du Parlement espagnol a adopté une résolution afin de donner aux grands singes des droits statutaires jusqu'alors réservés aux seuls humains. Détail remarquable : elle émanait de partis politiquement opposés. Basée sur le *Great Ape Project** (le « Projet grand singe »), elle octroie à nos plus proches parents le droit à la vie, à la liberté et à la protection contre la torture. Des centaines d'associations prônent la défense d'espèces bien définies, telles que la loutre de mer, le puma, le raton laveur, pour ne citer que quelques exemples américains, ou de groupes zoologiques, voire de l'ensemble de la nature. Des milliers d'autres, bénéficiant souvent de la participation de stars du show-biz – à l'exemple de Brigitte Bardot dans notre pays –, prêchent la défense de nos compagnons à deux ou quatre pattes. Le philosophe australien Peter Singer exige la libération animale¹¹. Des mouvements, souvent marginaux, parfois violents, tentent de l'imposer par la force, multipliant les intimidations, en Angleterre d'abord et maintenant aux États-Unis¹². Sur le territoire britannique, le nombre de végétariens s'est trouvé multiplié par trente en un demi-siècle, et ce mouvement s'étend à tous les pays. Le désir d'aller à la rencontre de l'animal devient si fort que la bête sauvage n'y échappe pas, et l'écotourisme figure parmi les domaines de l'économie bénéficiant de la plus forte extension. Les plus beaux et les plus chers hôtels du monde sont désormais des *lodges* à l'intention d'amateurs de safaris. Et si vous allez voir des lions ou des guépards au Botswana, des léopards dans les réserves de Sabi

* Cette déclaration en faveur du droit des grands singes a été faite par l'organisation du même nom, créée à l'initiative de scientifiques et d'éthiciens en 1993.

Sand qui bordent le parc national Kruger, des gorilles de montagne en Ouganda, des chimpanzés sur les pentes de Mahale en Tanzanie, des tigres dans les parcs nationaux indiens, vous entendrez les guides nommer les animaux qu'ils vous montrent. Ils vous parleront de Martina, la lionne à crinière de Mombo, au Botswana, et non d'une femelle masculinisée, ou des Steroid Boys qui ont fait la couverture du *National Geographic*, et non de deux frères guépards parmi d'autres ; ils vous conteront les exploits de Tjololo, vedette d'un excellent film animalier, et non d'un quelconque léopard mâle ; ils évoqueront la jolie Sita qui fit la joie de tant de visiteurs du parc national de Bandhavgarh avant de disparaître, peut-être victime des braconniers, et non d'une simple tigresse. Il s'agit moins de voir que de rencontrer. On mesure, sur ce terrain, que le phénomène s'étend au-delà des frontières des modes et des lubies occidentales : les guides de chasse locaux devenus rangers avouent qu'ils ne reviendraient pour rien au monde à leurs activités antérieures.

Ce nouveau statut de l'animal étonne. À juste titre, tant il paraît ne répondre à aucun impératif d'utilité. Après tout, le chien, nous avions tout intérêt à nous en faire un ami : il gardait nos troupeaux ; le chat, nous pouvions l'apprécier car il chassait les rats ; le cheval, nous l'avons exploité. Mais l'animal sauvage ? L'utiliser, ce peut être le chasser, le domestiquer, le manger. Mais à quoi bon l'aimer ? le reconnaître ? Souvent, il a été l'ennemi. Lions et léopards figuraient parmi nos prédateurs quand « nous » n'étions qu'australopithécinés. Et la sélection naturelle a surtout dû aiguïser notre méfiance à leur rencontre. Les amateurs de biodiversité soulignent aujourd'hui ce que le monde vivant recèle de trésors, sous la forme, par exemple, de médicaments potentiels à découvrir. La recherche thérapeutique le confirme. Mais cette justification théorique et *a posteriori* n'explique en rien l'intérêt, voire l'amour qui peut leur être porté désormais.

Partout les sondages montrent qu'une majorité d'Occidentaux s'oppose à la maltraitance animale. Mais n'oublions pas que cette passion nouvelle¹³ ne change pas grand-chose sur le terrain bien concret de l'exploitation animale. Sur le seul territoire américain on évalue annuellement à 8 milliards le nombre de bêtes abattues pour satisfaire les besoins alimentaires humains, soit près d'un million par heure, sans parler des 200 millions qui tombent sous les



Carte de l'Afrique permettant de localiser les lieux mentionnés dans le livre. Présentées en loupe, les réserves privées de Sabi Sand et Manyeleti, adjacentes au parc national Kruger.

balles des chasseurs et des 8 à 10 millions qui sont sacrifiées pour leur fourrure. Le temps de dire « il fait beau aujourd'hui », des milliers d'animaux disparaissent, abattus directement de la main de l'homme. Pourtant, nous avons opéré une authentique révolution affective qui constitue l'un des plus extraordinaires bouleversements de notre sensibilité. Et ce changement paraît, *a priori*, difficilement explicable. La vérité est sans doute que notre relation à l'animal a toujours été ambiguë, faite de beaucoup de crainte et de pas mal de curiosité. Les peintures rupestres du Paléolithique, les bovidés de l'Âge du bronze – attelés ou non – symboliquement gravés par centaines sur les dalles de la vallée des Merveilles, ce curieux jouet zoomorphe inhumé en Gaule voici deux mille ans, ou encore les dieux animaux de l'ancienne Égypte attestent de l'ancienneté de la fascination exercée par les fauves, leurs proies, et toutes sortes d'autres espèces vivantes¹⁴.

Le champ du relationnel exclut la neutralité. On aime, plus ou moins, ou l'on hait, plus ou moins, et parfois on aime et on hait tout à la fois. Celui qu'on ne voit pas, c'est celui qu'on ne veut pas voir, tel le quémandeur rencontré sur le chemin ; il n'est pas transparent, nos organes sensoriels nous donnent accès à lui et nous

entendons ses injures s'il nous harcèle ; nous choisissons, par défense, de l'ignorer, mais il s'agit d'une posture momentanée, non d'un sentiment consistant, durable. Cette réaction constitue en quelque sorte le bilan de notre relation avec lui à cet instant, non une réelle indifférence. Toute attitude à l'égard d'autrui est la résultante de composantes diverses, négatives ou positives. La disparition de l'une d'entre elles change la donne. Vis-à-vis de l'animal, notre peur disparaissant – il ne peut plus guère nous faire de mal –, reste le sentiment positif, la possibilité de le découvrir enfin, comme on le fit naguère pour l'esclave, l'exotique, parfois le pauvre ou le malade. Les conditions changeant, on a fini par découvrir ces Autres auprès desquels on passait le plus souvent sans un regard.

S'agissant de l'altérité, la littérature philosophique abonde. Mais la relation à ces autres vivants mérite de nouvelles analyses, qui les prennent en compte en tant que sujets. Comment ne pas s'étonner de ce que nombre de commentateurs et penseurs intéressés par la question puissent écrire que nous devons nous en préoccuper en vertu du fait que la maltraitance nous fait horreur à nous, et non parce que l'animal souffre ? Où l'on voit que, même dans les bons sentiments, l'*Homo sapiens* s'affirme comme une espèce nombriliste ! Quand en 1850 la « loi Grammont » interdit en France, pour la première fois, les mauvais traitements infligés *en public* aux animaux, elle arguë surtout de la défense de la dignité humaine. Commentant judicieusement cette mesure, Luc Ferry¹⁵ observe que le plus grave dans la cruauté et les mauvais traitements envers la bête serait « que l'homme s'y dégrade lui-même et perde son humanité ». En clair, c'est pour le respect de notre propre dignité que nous ne devons pas lui faire de mal. Depuis, comme nous le verrons plus loin, les choses ont évolué *. Il reste qu'aujourd'hui l'animal ne saurait mériter le qualificatif de personne. C'est ce que le présent ouvrage entend contredire.

Une personne ? On peut discuter longtemps du sens précis de ce mot. Je confesse, pour ma part, un bien piètre goût pour les discussions sans fin sur ce thème et j'ai fait mien depuis longtemps le jugement du biologiste moléculaire Francis Crick, illustre découvreur de la double hélice d'ADN, selon lequel « on ne gagne pas des batailles en débattant à perte de vue sur ce qu'on entend par

* Abrogeant la loi Grammont, le décret du 7 septembre 1959 vise à la protection de l'animal, même contre la cruauté exercée en privé.

III
LE PROPRE DE L'HOMME
OU LE MYTHE DE L'HUMANITÉ
COMME UN PLUS

17. Nous ? ou eux ? Anthropomorphisme ou anthropocentrisme ?	281
18. Plus de gènes ?	287
19. Plus de cerveau ?	310
20. Tous géniaux et tellement différents de l'huître ?	330
21. D'un plus à l'autre : y a-t-il vraiment un propre de l'homme ?	347
22. Plus de liberté ?	354
23. Tous les droits ?	362

IV
PERSONNE OU PERSONNE ?

24. Il ne leur manque rien	377
25. Des personnes !	402
Projection	419
Notes	415
Bibliographie	469
Index thématique	521
Index des noms propres	530
Index des noms d'animaux	536

Composition et mise en pages



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01EHBN000278.N001
Dépôt légal : avril 2009